

Noëls de mon enfance par Daniel Deveau

Nous sommes heureux de présenter dans notre bulletin un deuxième article par Daniel Deveau, natif de Petit Etang et présentement domicilié à Montréal. En présentant M. Deveau à nos lecteurs à l'occasion de son premier article (voir Vol. II, no. 3), nous avons fait erreur en disant qu'il avait fait un stage d'étude à l'École du Couvent N.D.A.. Nous avons appris depuis qu'il était passé directement au collège suite à son séjour à l'école de Petit Etang. Dans le présent article, M. Deveau nous partage ses beaux souvenirs des Noëls des années '40.

Quand on voit l'abondance des images, des cadeaux, de la nourriture, de la musique et de mille autres gâteries dont profitent à longueur d'année les enfants d'aujourd'hui, on peut se demander s'ils connaîtront jamais la joie et l'émerveillement qui étaient nôtres au même âge, surtout à Noël. Nous avons peu d'objets, mais beaucoup d'imagination! Et vu la sobriété de notre vie de chaque jour, les quelques friandises ou modestes présents que nos parents pouvaient dénicher à Noël se transformaient pour nous en délices et merveilles.

Dans les années '40, les Chéticantins se préparaient à Noël de diverses façons. Les décorations et la musique de Noël ne commençaient pas au début de novembre, comme maintenant. Nous avions vraiment le sentiment d'attendre quelque chose, de nous préparer à une révélation. Bien des événements nourrissaient chez-nous ce climat d'anticipation. On peut dire qu'à l'époque, nous avions le Noël de nos moyens. Les gens n'avaient pas encore pris l'habitude de s'endetter aussi facilement que maintenant.

Dans ma famille, le premier signe avant-coureur du temps des Fêtes était ce jour où mon père tuait le cochon. Pour un jeune enfant, c'était toute une expérience que d'entendre les hurlements de cet animal qui ne voulait pour rien au monde sortir de son enclos. Il fallait le traîner à l'endroit propice pour l'abattre. Après avoir reçu un bon coup de hache en plein front - avec la tête, bien entendu, et non le tranchant -, l'animal poussait un cri strident et s'affaissait. Immédiatement, un homme lui tranchait la gorge pour faire couler dans une grande poêle le sang qui servirait à faire du boudin et de la sauce à boudin. On disait même, mais je n'en ai jamais vus de mes propres yeux, que certains hommes buvaient alors quelques bonnes gorgées de sang chaud. Il n'y avait là rien de bien étonnant, puisque ce geste est fort répandu chez beaucoup de peuples particulièrement proches de la nature.

Les soirs où maman et mes plus vieilles soeurs préparaient les tripes et la garniture à boudin sont restés non seulement dans ma mémoire, mais également dans mes yeux et mon nez. L'arôme des épices - cannelle, clou de girofle, sauge, épices de la Jamaïque (*allspice*) - remplissait la maison. A l'extérieur, il ventait et faisait froid, mais à l'intérieur régnaient la chaleur et les odeurs des pays exotiques et lointains. Et ce soir-là, mon père était heureux et souriant; sans doute pensait-il alors que toute la maisonnée serait bien nourrie pour un bout de temps. Si le temps restait au froid, on faisait congeler la viande. Ma mère recouvrait le porc d'un grand drap, puis mon père le suspendait dans l'aire de la grange. C'était, pour bien des gens, le congélateur du temps. Si, par malheur, le temps tournait au doux, il fallait souvent découper l'animal à la hâte, puis saler les morceaux, un à un.

Les dernières semaines d'avant Noël étaient pour moi, et sans doute pour beaucoup d'autres enfants, un temps de vive exploration. On voyait les adultes repasser les catalogues, puis on les entendait discuter en termes voilés, ou à mi-voix. Les enfants les plus curieux - et quel enfant normal ne l'est pas? - cherchaient partout, au grenier (le grand comme le petit), dans le foin de la grange et ailleurs encore pour tenter d'y découvrir des présents destinés à Noël.

Puis, il y avait l'école. Un beau jour, la maîtresse commençait à nous faire copier des chants de Noël, avant de nous les faire exercer et chanter. Quand j'ai quitté l'école de Petit Etang pour aller au collège, je connaissais par coeur la plupart des cantiques et chants de Noël, en français comme en anglais. Il y en a un seul que je n'ai

Bulletin d'histoire et de généalogie. La Société Saint-Denis
vol. II, n° 5 (Déc. 1985)

SAVIEZ-VOUS QUE...???

- la grand-mère des fameux joueurs de hockey MAURICE RICHARD et son frère HENRI était soeur de la femme à Simon (à Basile) LeBlanc, de Margaree. Elle s'appelait JUSTINE DEVEAU et la femme de Simon s'appelait NELLIE. Toutes deux étaient des Iles de la Madeleine.

- la mère de l'ancien premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, ANGUS L. MacDONALD, était une Poirier de l'Ile du Prince-Edouard.

- il y a actuellement dans la région de Dingwall des descendants de ETIENNE RAIMBEAU, qui autrefois demeurait à Grand Etang. ETIENNE était marié à LOUISE CORMIER, fille de François Cormier et de Anne Haché. A noter que, de nos jours, ces habitants de la région de Dingwall épellent leur nom «RAMBEAU».

- trois frères LEBLANC, MATHURIN, ROMAIN et PAUL, fils de Hilaire LeBlanc et de Scolastique LeBlanc ont émigré de Margaree à Fatima, aux Iles de la Madeleine. Un autre frère, Etienne, est allé à Terre-Neuve.

- MÉDÉRIK et ATHANASE MUISE, ancêtres de la plupart des MUISE (ou MIOUSSE) des Iles de la Madeleine, sont originaires de la région de Margaree.

- en 1903, à Chéticamp, selon Augustin Haché, étaient abonnés à l'Évangéline James Guidry, Raphaël Deveau et David Aucoin. La tradition ne semble pas nous donner aucun détail sur ce nommé JAMES GUIDRY. Nous serions heureux si quelqu'un parmi nos lecteurs pouvait nous renseigner à son sujet.

jamais entendu ailleurs. Si quelqu'un en possède les mots ou la musique, je lui serais fort reconnaissant de m'en faire part. Voici quel en était le premier couplet:

*Le ciel est noir, la terre est blanche.
Cloches, carillonnez galement!
Jésus est né, la Vierge penche
Sur lui, son visage charmant.*

L'une de nos institutrices y ajoutait un refrain qui se terminait ainsi:

*Qu'il est aimable et qu'il est beau,
L'Enfant-Jésus dans son berceau.*

A l'école, on préparait aussi un concert de Noël. Ces petites séances étaient plutôt amusantes. Courts sketches humoristiques, mimes et chansons se succédaient à un rythme parfois essoufflant. Qui ne se rappelle pas des «Dames aux chapeaux verts»? Dans les années '40, les concerts, comme nous les appelions à Chéticamp, étaient très goûtés, qu'ils se déroulent à la salle de Petit Etang, à celle de La Prairie ou ailleurs. Les parents y voyaient évoluer leurs enfants et ils en étaient fiers. Car les enfants avaient longuement exercé saynètes, chants et comptines. Nous apprenions ainsi à nous produire devant le grand monde. Un certain Noël, je devais chanter avec quelques autres: *Le roi, sa femme, sa fille et son p'tit prince*, ou quelque chose de semblable. Cette année-là, j'avais reçu comme cadeau une montre d'enfant. A l'époque, il n'était pas question qu'elle comporte un mécanisme d'horlogerie. On pouvait s'amuser à faire tourner les aiguilles, c'était tout. Toujours est-il que j'étais tellement intimidé pendant cette apparition sur scène, que j'avais tout abîmé ma montre en l'écrasant à l'intérieur de ma main avec une grosse bosse de bubble gum.

A l'école, on apprenait également à faire des guirlandes, des couronnes et autres décorations de Noël. Que de magie sortait de nos doigts d'enfants qui finissaient par manier et agencer les bandes de papier crêpon vert et rouge avec une dextérité étonnante! Enfin, quelques jours avant le début des vacances, l'institutrice dessinait soigneusement au tableau, à l'aide de modèles pointillés sur de grands papiers, divers symboles du temps des Fêtes. Il suffisait d'étendre le papier sur le tableau, puis de frapper faiblement avec une brosse pleine de poussière de craie. Une fois le papier enlevé, se révélait le tracé d'un beau Père Noël joufflu ou d'autres motifs des Fêtes. La maîtresse sortait alors ses craies de couleur et complétait l'image. Celle-ci était toujours magnifique à nos yeux d'enfants. Pour ma part, j'aurais pu observer pendant des heures la maîtresse qui exécutait avec tant d'adresse ce travail fort délicat.

La dernière journée d'école, il y avait chants de Noël, visite du Père Noël et échange de cadeaux. Il faut dire que quelque temps auparavant nous avions tiré le nom d'une compagne ou d'un compagnon de classe. C'était à nous de lui faire un cadeau. Premier geste de partage! Je suis persuadé que ceux qui mettaient alors beaucoup de soin à préparer ce cadeau, sont encore aujourd'hui des gens qui respectent profondément leur prochain.

Finalement, le 24 décembre arrivait! Tôt le matin ou la veille de ce jour, mon frère et moi allions avec mon père chercher un arbre de Noël, la plupart du temps dans la *Frênière*. Nous y avions une terre à bois et nous y tendions des collets à lièvre. A l'époque, il ne serait pas venu à l'idée des gens de monter un arbre de Noël le 11 novembre! Il faut dire qu'on ne *dégréyait* pas non plus l'arbre le lendemain de la Fête. En général, on le gardait au moins jusqu'aux Rois (le 6 janvier). Dans bien des cas, les enfants faisaient des guirlandes et autres décorations pour aller sur cet arbre. Pendant ma jeune enfance, peu de gens avaient l'électricité à Chéticamp. Il n'était donc pas question de poser des lumières électriques sur les arbres. Le plus bel élément se composait alors de boules. Elles miroitaient et scintillaient de tous leurs feux!

Pour Noël, ma mère faisait un pâté au lièvre ou à la viande de cochon. C'était sacré! Il n'était pas question de dinde à l'époque; nous ne souffrions donc pas de ne pas en avoir. Puis, chez-nous, nous avions de la tarte aux pommes ou aux raisins. Cette dernière était la favorite de mon père, et ma mère la faisait succulente. Les bonnes années, nos parents achetaient également des pommes, des oranges et des raisins (des secs et des frais). L'achat d'un *quart* (baril) de pommes était le signe d'une certaine aisance. L'intérieur des barils était recouvert d'un fort papier bleu violacé et les fruits étaient protégés par de petites bandes de papier de même couleur. Qu'il sentait bon ce papier, tout imprégné de l'odeur des pommes exquis! Et que dire des oranges dont l'odeur envahissait nos narines d'enfant lorsque nous ouvrons le papier fin qui les recouvrait alors invariablement. Quel enfant de l'époque n'a pas humé ces papiers odoriférants, après avoir dégusté et savouré le fruit qu'ils enveloppaient.

Je devais avoir une dizaine d'années la première fois que je suis allé à la messe de minuit avec mon père et mon frère. Jusque-là, mon père y était allé seul ou peut-être avec mes deux plus vieilles soeurs. Mais tout faillit mal tourner. Alors que j'attendais cette occasion avec la plus vive impatience, ne voilà-t-il pas qu'un *suête* s'annonce. De fait, nous eûmes juste le temps d'aller à la messe et de revenir. Le mauvais temps commençait. En arrière des Jovite, le vent balayait la neige et secouait les arbres qui nous saupoudraient de cristaux délicats mais glacés. Le lendemain, tout était presque fondu.

Pour se rendre à l'église en hiver à partir de Petit Etang, il fallait emprunter le portage qui s'engageait dans la forêt, en arrière de chez Joseph à Simon, pour se diriger ensuite vers la terre de Joseph à Edouard à *Wairec*, puis vers celles de Baptiste et de Paddée à Jovite. Le tout aboutissait à la grande route, devant chez Lubin à Polycarpe. La nuit de Noël, vous entendiez les grelots et la voix des hommes qui commandaient les chevaux. Les nombreux fanaux accrochés aux carrioles scintillaient et formaient des traînées de lumière. Je me souviens d'avoir vu ce spectacle pour la dernière fois. C'était comme un ruban de feu qui serpentait le chemin des *Buttes*. Les gens de cette partie du village descendaient à la messe de minuit. L'année suivante, il n'y avait plus qu'une douzaine de chevaux attachés au *nordet* de l'église. L'automobile venait d'envahir Chéticamp.

La messe de minuit était un véritable spectacle en soi. Le maître-autel de notre église était tout flamboyant de lampions rouges et verts. Le Père LeBlanc avait, paraît-il, une peur bleue du feu, ce qui lui faisait interdire formellement aux religieuses de placer des fleurs de papier sur l'autel ou ailleurs dans l'église. Mais il les autorisait à revêtir littéralement l'autel de lampions. J'ignore pour quel motif ces douzaines et douzaines de flammes scintillantes avaient la faveur d'un curé que les roses de papier sidéraient. Toujours est-il que les lampes électriques sont tout à fait impuissantes à produire l'effet de chatoiement ou de miroitement que rendent si merveilleusement les lampions. L'abondance des lampions ne se limitait pas à l'autel ou

au sanctuaire, mais elle s'étendait également à la crèche qui, à cette époque, était généreusement recouverte de vraie paille d'avoine. Tous ces feux et cette paille répandaient une chaleur et une odeur inoubliables. A tel point qu'il était difficile de suivre les prédicateurs qui plaignaient l'Enfant-Dieu d'être né dans une étable, froide et ténébreuse. A Chéticamp, tout le monde de l'époque peut en témoigner, l'Enfant-Jésus reposait bien tranquillement sur de la paille fraîche, au milieu d'un parterre multicolore qui dégageait chaleur et générosité. J'ai peine à croire qu'à Noël 1940 la Vierge aurait été reléguée à l'étable si elle s'était présentée, enceinte, à la porte d'une famille ordinaire de Chéticamp.

A cette fête des yeux, venait s'ajouter celle de l'oreille. Le son de l'orgue et la voix des chantres étaient à leur plus beau. On écoutait les chants très attentivement, car certains ne revenaient qu'une fois l'an. Et qui plus est, certains de ces cantiques étaient réservés à des chantres bien particuliers. Je me souviens que mon père se retournait vers le jubé pour voir si c'était le *bon chantré* qui entonnait le *bon cantique*. Parfois, il n'approuvait pas le choix qui avait été fait. Il hochait la tête et faisait une moue de dédain qui avait l'heur de faire rigoler le bon docteur Poirier. Enfant, mon chantré préféré était vite devenu Placide à Charles. Du haut du jubé, il jetait un vaste regard au-dessus de ses lunettes sur toute la paroisse rassemblée, se *dégotait* rituellement, puis entonnait son cantique avec une assurance et une sonorité qui auraient fait de lui un grand artiste s'il avait vécu à Montréal ou à Paris. A ce jour, je demeure persuadé que l'admiration et la révérence des Chéticantins lui suffisaient amplement.

Noël ne se terminait pas en ce jour. Le temps des Fêtes se poursuivait jusqu'à la Chandeleur, soit au début de février. Après Noël, il y avait le Jour de l'An, puis les Rois et l'encan des bancs. Pendant toute cette période, les gens se visitaient les uns les autres. Et ma mémoire d'enfant émerveillé me fait croire que nous ne retombions pas si vite qu'aujourd'hui dans la grisaille de la vie ordinaire. Mais il est dit qu'en vieillissant on ne retient que les bons souvenirs... et que ceux de son enfance et de sa jeunesse tendent à l'emporter sur les autres, surtout s'ils ont été particulièrement agréables. Dans quarante (40) ou cinquante (50) ans, des enfants d'aujourd'hui trouveront sans doute cent bonnes raisons d'évoquer avec émotion et tendresse les premiers Noëls de leur mémoire.

Encore un mot sur nos Larade par Charles D. Roach

Dans notre numéro du mois d'août 1985 (voir Vol. II, No. 3, pp. 21-22), nous présentions notre récente trouvaille que certains de nos LARADE de *Magrê* étaient connus du nom BASQUE (ou BASS ou BASK).

Suite à cette constatation, une re-lecture du recensement de *Magrê*, fait par le capitaine Samuel Holland, vient de nous dévoiler ce que nous cherchions depuis longtemps, l'origine de notre MARTIN LARADE.

Au recensement figurent PETER BASS (24 ans), né au Cap-Breton de parents nés en France, et JOSEPH BASS (17 ans), également né au Cap-Breton de parents nés en France. Il s'agit sans doute de PIERRE (dit GRAND PIERRE à Martin) LARADE et de JOSEPH (à Martin) LARADE.

De là, nous pouvons conclure que MARTIN LARADE était originaire de la France. Aussi, il nous est permis d'entretenir le fort soupçon qu'il venait de la région qu'on appelle la France Basque, au versant occidental des Pyrénées. A l'époque de Louisbourg, au XVIIIe siècle, un certain nombre de Français, appelés «engagés» pour un temps déterminé, étaient natifs de ce coin de la France. Entre autres, il y avait des LARALDE venus des alentours de Saint-Jean-de-Luz.

Il se peut fort bien que nous ayons découvert une bonne piste pour arriver à identifier l'ancêtre de tous nos LARADE.